

Film et roman (Le point de vue du critique André Bazin)

André Bazin

Number 8, February 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52322ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bazin, A. (1957). Film et roman (Le point de vue du critique André Bazin). *Séquences*, (8), 45–46.

F I L M — R O M A N

(Le point de vue du critique André Bazin)

Un écrivain contemporain déclare: "C'est une profonde erreur de porter un roman à l'écran."
Partagez-vous ce sentiment?

Un trésor à exploiter.

Avant d'atteindre au fond du problème, il n'est peut-être pas mauvais de se demander pourquoi on adapte si souvent des romans à l'écran. Il y a à cela de basses raisons. Celle par exemple du producteur qui mise sur la popularité d'un titre ou sa célébrité un peu scandaleuse, mais au-delà de cette garantie grossièrement commerciale il peut y avoir aussi le souci déjà plus estimable de recourir à une histoire qui a fait ses preuves, dont la matière élaborée a déjà affronté le public.

Pour le scénariste adaptateur, cette préoccupation se transforme en l'avantage de travailler sur des personnages et des situations fortement constitués, possédant une richesse psychologique et morale, à quoi peuvent rarement prétendre les scénarios originaux. Le roman est un capital, un trésor que le cinéma aurait grand tort de ne pas exploiter.

A quoi on répliquera bien sûr que c'est là une solution de paresse et que même si le cinéma y trouve accidentellement quelques avantages, la littérature a tout à perdre à ce pillage.

Influence et adaptation ne datent pas d'aujourd'hui.

Remarquons d'abord que notre sévérité pour l'imitation, la copie, voire le plagiat est une notion toute moderne. L'influence et l'adaptation sont au contraire la loi de l'histoire des arts qui ont pris sans vergogne pendant des siècles, leur bien où ils le trouvaient. Ils ne s'en sont pas si mal portés. Les tympans monumentaux des cathédrales ou les chapiteaux des piliers copiaient les miniatures byzantines. Cette adaptation était-elle condamnable au nom de la "spécificité de la sculpture"? Et pour rester dans la littérature, qu'est-ce que "La Princesse de Clèves" sinon l'adaptation au roman de l'univers dramatique racinien?

A cet argument historique, on peut ajouter que chaque adaptation de roman au cinéma multiplie par dix la vente du livre. En ce sens, la pire des adaptations, en ouvrant à l'oeuvre imprimée un nouveau public, sert encore incomparablement la littérature.

Il est vrai que cette considération purement quantitative n'est pas de nature esthétique. Examinons donc maintenant ce que l'art en gé-

néral puis la littérature et le cinéma ont à perdre ou à gagner dans l'aventure.

Les romans mineurs courent moins de dangers.

Où est l'erreur profonde dont parle notre écrivain contemporain? Sans doute estime-t-il d'abord que du livre au film il ne peut y avoir qu'un processus de trahison, ou de dégradation dont la littérature sinon le cinéma fait les frais. Il y a en effet un incontestable préjudice intellectuel et moral à présenter comme l'équivalent d'une oeuvre de qualité une traduction falsifiée et appauvrie.

Aussi faut-il accorder d'abord à notre censeur que ce sont les romans mineurs qui font sinon les meilleurs films, du moins les adaptations les plus satisfaisantes. D'abord parce qu'ils ont plus de chance de gagner au change. Il est certain a priori que "La Symphonie pastorale" de Delannoy ne peut être que décevante tandis que "Le Fleuve" de Renoir est supérieur à l'original. Pour les chefs-d'oeuvre évidemment, il y a lieu de s'inquiéter davantage et en tous cas d'être exigeant. La perfection même des originaux interdit d'imaginer une "amélioration" du livre par le film. D'autre part il est certain que le langage a des finesses et des ressources interdites à la seule image et que l'image inversement possède parfois des pouvoirs supérieurs à l'écriture. Mais serait-ce pour rien que le film est devenu parlant? Toujours raisonner comme si le cinéma n'était qu'un art de l'image est rétrograde. Le dialogue ou le commentaire peuvent apporter ce que l'image ne parvient pas à exprimer et, en revanche, le choc, le contrepoint ou le parallélisme du langage et de l'image peuvent faire surgir des beautés nouvelles comme l'arc entre les électrodes. Ainsi dans "Le Journal d'un curé de campagne" de Robert Bresson.

On le peut quand on en est capable.

Cet admirable film nous invite à répondre à une périlleuse question. L'adaptation ne se justifie ou ne s'excuse-t-elle que par la fidélité? Je pense que seul ici compte le résultat. A priori un certain parti-pris de fidélité m'apparaît non seulement comme une garantie morale de qualité mais encore comme la plus sûre invite à la création et à l'originalité, car il faut plus de talent et d'invention pour imaginer d'exactes équivalences du roman au film que pour s'accorder les libertés prétendument nécessaires. Là encore la grande leçon de Bresson est concluante. Mais certains réalisateurs peuvent se permettre toutes les licences dont leur tempérament a besoin, à une condition, c'est que le résultat ne soit pas indigne du modèle ou du prétexte. Van Gogh copiant l'Angelus de Millet fait évidemment du Van Gogh. Renoir adaptant Flaubert, du Renoir. Nous n'irions pas le lui reprocher car alors, même cette relative infidélité est un hommage au modèle et sa trahison nous apprend encore à le mieux aimer. Je ne saurais donc mieux conclure que par cette réponse de Bertold Brecht à un journaliste français s'inquiétant des libertés que le grand homme de théâtre allemand avait l'intention de prendre avec une pièce de Shakespeare: "A-t-on le droit de couper, voire d'adapter les classiques?" De même répondrai-je à la question: peut-on porter les chefs-d'oeuvre de la littérature à l'écran? Naturellement, si l'on s'en montre digne.

André BAZIN.

Radio, Cinéma, Télévision, du 8 juillet 1956.